

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

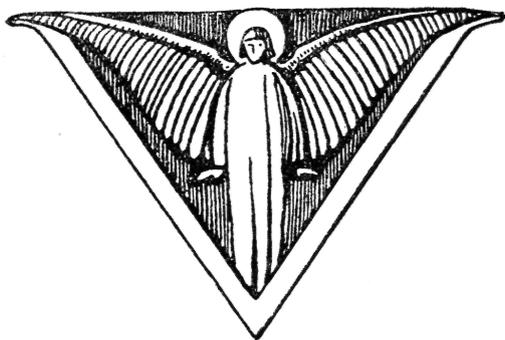
Edition numérique

Chronique / les rudimentistes

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1930, tome 29, p. 22-28

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

# CHRONIQUE



OICI, pour débiter, un avis très important. Philippe, le bon Samaritain, aussitôt après la distribution des « Echos », gagnera l'infirmier pour panser les blessures d'amour-propre, redres-

ser les torts, tarir les larmes, oindre les brûlures et désarmer les colères. La suite de cette chronique élucidera l'obscurité de cette remarque liminaire.

Elle est moins mystérieuse que celle qui entoura la mort de Bébert. Maintenant que la psittacose, cette redoutable épidémie que propagent d'innocents perroquets, sème la terreur en Allemagne, on comprend mieux la prévoyance et l'espèce de divination providentielle de ceux qui dressèrent des embûches fatales au corbeau canonial. M. le Professeur de Sciences naturelles, a fait parvenir à ses connaissances le carton suivant :

Vivement touché par les multiples témoignages de sympathie dont il a été entouré au cours de son grand-deuil, M. le Professeur de S. N., toujours plongé dans la désolation, remercie les personnes qui l'ont soutenu avec tant de discrétion.

Hélas ! ce premier malheur faillit être suivi d'un second. Tout le monde sait que dans le bassin du jet d'eau, on élève deux poissons rouges de forte taille et une carpe très agile. Lorsque le gel emprisonne l'eau, les poissons regardent curieusement aux fenêtres, les élèves qui les contemplent. Cette année, contrairement à l'usage, M. le Professeur

de S. N. décida que les poissons passeraient l'hiver sous la glace et non dans leur aquarium devenu trop étroit pour leurs évolutions. Quelques ignorants prétendaient qu'emprisonnées, les bêtes étoufferaient. Leur maître expliqua que les poissons respirent par des branchies et M. le Professeur du C. des A. voulut bien traduire ces explications pour ses élèves.

Or, aux environs du 20 décembre, une vague de froid couvrit notre pays. Mais la température se radoucit : sur les eaux libérées flottaient les blocs de glace. Un matin ouvrit la vanne, sans penser aux mesures de M. le Professeur. Bientôt, parmi les feuilles pourries et les cailloux, gênés dans un liquide saumâtre, les pauvres poissons se traînèrent. Le plus débile fut recueilli par son maître qui abandonna l'autre à son triste sort. Le surveillant des Petite hébergea ce dernier dans une soupière et lui offrit l'hospitalité de sa chambre. Il faut de la compagnie quand les enfants sont en congé. Nous ne saurions vous dire à la suite de quelles entrevues diplomatiques, les deux frères ont retrouvé un domicile commun, ni vous narrer les effusions de tendresse qui marquèrent ces retrouvailles. Quant à la carpe, nul ne s'en occupe. Elle file des jours heureux dans la solitude et le recueillement.

— Le 23, les examens des plus farouches professeurs prennent fin. Dans les corridors de l'Abbaye, des escouades d'élèves empressés circulent. Nous allons saluer nos maîtres. « La tournée aux profs ! » comme dit un « crâneur ». Il paraît que c'est la tradition. Ceux-ci, après les rigueurs légales, savent de nouveau sourire. Il paraît que c'est aussi la tradition.

Ces promenades ont un grand charme. Les nouveaux que la crainte clôturait au collège suivent les anciens qui les initient aux secrets conventuels.

— Tu vois cette porte ? Eh bien, on ne s'arrête pas ici.

— Pourquoi ?

— C'est, chez les chanoines, un zélateur du silence.

— Ah !

— Ici, il y a deux portes et un canapé. Ne frappe pas, nous reviendrons.

— Entrons ici. Ouvre cette porte !

— Tiens ! ça sent les pommes et les noisettes.

— (*Avec mystère*) Il y a encore deux portes après celle-ci et entre ces deux, un espace noir pour reprendre haleine.

On dit que les professeurs entendent parfois ces

conversations. Derrière les cloisons qui défendent leur retraite, ils apprennent que leur dignité augmente avec le nombre de leurs portes. L'un sait même qu'il habite le saint des saints, où jamais les regards scolaires ne se glissent.

Quand nous avons fait notre tour du monde, — chambres blanches, grises, ensoleillées, quelconques, étroites, hautes comme des basiliques, ordonnées, ténébreuses, encombrées, claires-obscurées, ascétiques, plus confortables, fleuries : toutes sans richesses, — c'est l'heure de bondir sur les paquets et de fuir en caravanes rompues.

Le ciel est quelconque, les élèves criards, comme d'habitude, les surveillants, une fois de plus, énervés. Les trains sont pris d'assaut. A toutes les portières s'agitent des casquettes, des mouchoirs et des têtes en joie. Jean, avec son piston, joue l'air de cette fête. Ses condisciples ne se lassent pas d'admirer son talent... La gare est vide et les surveillants reviennent, tête basse, dos voûté et bras ballants. Ils étaient heureux de nous voir partir et ils rentrent consternés de notre absence.

François, l'externe de St-Maurice, revint aussi à la maison tout tranquillement (son embonpoint justifie cet adjectif). Les couteaux du collège, plus de deux cents, l'attendaient pour être aiguisés. Cette besogne tombait mal, mais le temps n'était pas très beau, François était un peu seul et il se mit au travail. Internes, qui maniez vos couteaux avec négligence, qui les transformez en scies, en rabots, en tarières, sachez que mes premiers loisirs les rendirent à leur usage naturel !

Nous ne parlerons pas des vacances. Elles furent monotones, parce que la neige manquait. On assure que Doudou aurait volontiers échangé ses patins à glace contre d'autres à roulettes. Sa famille, qui ne cède pas à tous ses caprices, refusa. Il s'en consola :

<sup>1</sup>° En dormant un peu plus tard le matin. Pour désarmer les mauvaises langues, nous dirons qu'il était debout avant midi.

<sup>2</sup>° En se gavant de confitures, de miel, de pâtisseries, de crème et de bonbons.

Les grandes joies s'expriment souvent par de royales bombances. Ne compare-t-on pas le Ciel à un festin ? Les damnés ne seront pas à la « noce », c'est sûr. Doudou qui veut suivre à la lettre les conseils évangéliques, se payait donc de petits repas soignés, histoire de se faire l'estomac

pour les fêtes éternelles, manière à lui de commémorer Noël. Ajoutons, pour sauvegarder la charité, que cet amour des « bonnes choses » n'empêche pas les sentiments.

Le 2 janvier, il fallut reprendre la vie ascétique du collège. Nous avons tous les yeux cernés, le teint blafard, un teint de biscuit un peu rance.

François attendait ses condisciples à la gare. Plusieurs portaient des valises qui semblaient très lourdes. Il soulagea de la sienne Poison qui s'échappa et courut souhaiter la bonne année. Le grand collègue noir nous engloutit. Dans un coin sombre, « le petit Gay de I<sup>re</sup> indus » pleurait comme une Madeleine.

Le grand Jacques souhaitait la bonne année à ses condisciples avec l'air d'un homme qui a déjà fréquenté les salons : la taille cassée en deux, le coude levé, un sourire à 25 centimes errant sur les lèvres.

Après l'animation du souper, la triste réalité nous apparut tout entière. Le silence du dortoir vint encore semer l'ennui dans nos pauvres têtes perdues. Ce soir-là, beaucoup, le visage enfoncé dans l'oreiller, attendirent, en vain, le baiser d'une maman bien chère.

Le lendemain, à travers les corridors, circulent de minuscules Martignerains qui se perdent dans de trop vastes pantalons. Il faut bien suivre la mode ! Ainsi Jean porte tour à tour une culotte taillée dans un mouchoir à carreaux noirs et blancs et d'immenses sacs à provision en drap écossais.

Voici à ce propos l'histoire du petit Michel. C'est un enfant doux, aimable et pieux. Il demanda au petit Jésus une paire de pantalons flottants. Il fut deux fois exaucé, car il en reçut deux paires. A l'exemple de saint Martin, il voulut partager chaque pantalon afin que son frère Jacques eût sa part. La mère, qui devinait les bonnes intentions, trouva plus simple et tout aussi méritoire pour Michel de donner à Jacques une paire entière et complète.

Les maîtres, dont les sourires, à la rentrée, n'étaient pas bien sérieux, se montrent aussi très larges dans leurs aumônes ; dès le premier jour de classe, leçons et devoirs nous accablent.

Records: Les moustaches de Socrate ont poussé de trois centimètres en une semaine.

Un brave Allemand, dont l'ennui passe avec la bonne

cuisine, boit un litre d'eau à midi pour fêter le miel du déjeuner.

Tout les soirs, Fifi qui songe aux grenouilles d'Estavayer, verse soixante larmes à la minute.

**Curiosité** : Les Allemands commencent à connaître les plus grandes difficultés du français. Exemple :

— Où es-tu né ?

— Mon nez est au milieu de ma figure !

... Durant les vacances, nous avons envoyé à nos professeurs des cartes et des lettres, soigneusement revues et corrigées par nos parents ou nos sœurs aînées. Il est même arrivé que les corrections, faites avec une encre différente, désolaient ceux de nos maîtres qui pleurent la décadence des belles-lettres.

Parmi les fleurs précoces qui ornent les bois et les guérets, nous offrons les suivantes à nos amis :

à **Arturo** : la dent-de-lion, parce qu'il l'a ;

à **Gustave** : le pissenlit, parce qu'on s'aime à tout vent ;

à **Denis junior** : la fleur rare qu'on nomme en latin : *noli me tangere* ;

à **Fernand junior** : le bégonia : plante d'ornement qui se développe lentement ;

à **Roby** : le souci d'argent, parce que le souci dort ;

à notre **Edoardo** : le coquelicot, fleur du champ, un peu criarde et qui détonne parmi les blés ;

à **Ludwig** : la rose de Noël ;

à **René le Saint** : le réséda, fleur discrète, estimée pour son parfum ;

à **Grig** : le lis martagon, fleur tachetée, d'un grand effet, à distance ;

à **Maurice** et à **Pierre** : le silène enflé ;

à **Charles senior** : le pavot somnifère, plante dangereuse à n'employer que sur ordre du médecin ;

à **Léon senior** : le bouillon blanc, thé aromatique et rafraîchissant ;

à **René le Bel** : la clématite, qui s'attache et se fume ;

à **Jean senior** : le muguet de mai, fleur élégante et parfumée, qui aime le grand air et la musique des bois ;

à **Joseph le mitrailleur** : l'orchis militaire ;

à **Fonfonse** : les petits soleils ;

à **Liddes** : le chou Bruxelles, parce qu'il porte beaucoup de petits.

Pour honorer les Rois-mages qui, comme nous autres

apportèrent des cadeaux symboliques, M. le chanoine Cornut projeta sur l'écran : le **Roi des rois**.

A la suite d'un incident sans intérêt... on porta la sentence que voici, ramassée en une formule qui est un écho de celle de César « **Veni, vidi, vici** », « **Ciné : à l'œil; coucher : presto ; vin : ceinture pour toute l'année !** »

Remontons encore le cours de l'histoire. Georges de Grammaire expliquait à son professeur les événements qui précédèrent l'enlèvement des Sabines.

— Pour attirer les populations voisines, Romulus organisa de grandes kermesses !

Un professeur de latin suggérait à ses élèves, au sujet de la racine « tritum », le mot contrition :

— Voyons, ne connaissez-vous pas les actes du pénitent : l'accusation, la contrition et la satisfaction ?

— Monsieur, n'oubliez-vous pas le repentir ?

Denis apprend que le « locatif » est un ancien cas.

— Existait-il encore de votre temps, Monsieur ?

Il semble que pour nous distraire et nous consoler le bon Dieu rende propices nos professeurs les plus sévères :

— Qu'est-ce que la densité ?

— La den..., la den..., la den...

— Quelle dent, celle de Morcles ou du Midi ?

— La dent de sagesse ! souffle un farceur.

— Je crois que c'est la seule qui vous manque ! Vous êtes comme ceux qui disent : « Moi, je n'ai jamais eu de rhumes de cerveau, pour la bonne raison qu'ils n'en ont point ! »

Quelques jours plus tard :

— Sur qui avez-vous copié vos problèmes, Angelin ?

— Je crois que j'ai..., j'ai fait tout seul, Monsieur.

— A qui avez-vous passé votre cahier, Angelin ?

— Je crois l'avoir passé à Fernand, Monsieur.

— Et sur qui avez-vous copié vos devoirs, Angelin ?

— Je crois sur Fernand ; non... non, je crois avoir fait tout seul.

« Il ne faut pas croire, il faut savoir » aurait dit en cette circonstance un célèbre philosophe de l'antiquité.

Tandis que nous notons minutieusement les faits et gestes de nos maîtres et condisciples — y compris ceux que la censure retient ! — un surveillant se penche sur la chronique de Marcel. Il flaire, aussi bien que l'odeur du tabac, les remarques piquantes de ses sujets.

— Et la reconnaissance ?

Marcel, son pouce à la bouche, ce qui est chez lui le signe de la plus grande perplexité, rougit, pâlit, revient à un rouge stable. Il sent confusément qu'on ne doit jamais rire de ce qu'on aime, même pour plaisanter.

Alors, plein de remords, il ajoute ces mots :

« Pauvre surveillant, je crois l'avoir quand même trop attaqué ; je me console en pensant que le mois prochain, il se vengera. La reconnaissance, il sait bien qu'on en a, et beaucoup, car, il faut le reconnaître, c'est un très bon professeur qui aime ses élèves, etc..»

Si les élèves ont, tout au fond du cœur, dans un coin perdu, inexploré et inexplorable, des sentiments de vénération pour leurs maîtres, le chapeau du surveillant secondaire, lui, n'avait aucune considération pour la tête auguste qu'il couvrait. Sur le pont du Rhône, il obéit à un coup de vent qui l'invitait au voyage. On put suivre ses méandres et vrilles, car il tenait à mourir en beauté. On le vit longtemps, bercé par les chants du Rhône. Peut-être deviendra-t-il, au bord du Léman, le nid d'une blanche mouette, qui, pour le consoler, y déposera un œuf orné d'une petite touffe de plumes.

Comme ce chapeau, Etienne est appelé à de grandes destinées. C'est un personnage très digne, déjà membre influent de la « Crème-du-Ciel » et de la fanfare. Il remplit, en étude, la fonction de portier. Depuis que les pupitres de bois sont remplacés par d'élégants meubles en fer doré, il les passe en revue chaque matin, les groupe en colonne de marche, les dispose en demi-cercle. Il leur adresse la parole et les supplie de fortifier leur constitution délicate, car les membres de la fanfare ignorent la fragilité des meubles de salon. Ce jeune portier promet beaucoup.

Moins cependant que notre professeur d'allemand qui nous en voudrait si nous ne parlions pas de lui, au terme de cette chronique. En bon journaliste, il aura le mot de la fin. Il a si bien soutenu, avec une éloquence chaleureuse, « le parti de la veuve et de l'orphelin », que nous criions : « Vive notre professeur d'allemand ! Hip ! Hip ! Hip ! Hourrah !



Les Rudimentistes.